

## **Le sacrifice, comme premier acte religieux de l'Homme**

De ses origines à sa survivance inconsciente de nos jours

Mis à part un emprunt à Simone Weil, l'essentiel de la présentation est inspirée des travaux de l'anthropologue René Girard, avec pour ouvrage de référence, « La violence et le sacré ».

Il est fondamental de connaître les origines de la spiritualité. En la reliant à la gestion de la violence, René Girard a présenté depuis les années 1970 des hypothèses qui, selon moi, sont les meilleures. Tout commence avec les hominidés, qui doivent impérativement gérer efficacement la violence pour deux raisons essentielles. Leur descendance devenant adulte de plus en plus tardivement, ces groupes sont plus fragiles et, d'autre part, ils sont de taille assez restreinte. L'évolution biologique s'est accompagnée d'une évolution sociale, qui devait trouver un mécanisme empêchant l'éclatement des groupes, sous peine de disparition de l'espèce. Commençons par quelques exemples.

Imaginez que vous faites parti d'un groupe d'hominidés, il y a quelque 10 millions d'années, dans un endroit luxuriant d'Afrique. Tout s'y trouve à profusion, des fruits, des racines, des charognes, que tous les membres se partagent à satiété : le paradis ! Les mois passent dans une insouciance des plus parfaites, dans le plus grand respect de la hiérarchie entre les individus : le grand mâle dominant avec ses femelles préférées au centre et le reste s'étageant vers l'extérieur, sachant que les places périphériques sont les plus dangereuses à cause des prédateurs.

Arrive un feu de brousse, qui ravage toute la plaine avec sa faune et sa flore. L'un des membres périphériques de la horde, ayant perçu le danger avant les autres, entraîne son clan vers une grotte, devant laquelle se trouve un grand étang, assurant une protection satisfaisante contre la fournaise. Malheureusement, il ne s'y trouve pas assez de place pour tous. Et c'est justement celui qui avait eu l'idée de la grotte, qui s'en fait expulser par le mâle dominant, le terrassant d'un jet de pierre avec l'assentiment des autres membres.

Le danger passé, le groupe sort de la grotte. Mais certains individus ne veulent pas s'éloigner de la dépouille de celui qui les a sauvé. S'en suit des pleurs et des lamentations dans un mouvement plus ou moins rythmique, auquel se joignent bientôt tous les membres, le mâle dominant inclus. La nécessité voulut le sacrifice de l'un d'entre-eux en pleine situation de peur et de détresse, mais la sensibilité fait en sorte, le danger passé, d'honorer le défunt. Du sacrifice de la victime émissaire naît le sacré. Des millions d'années plus tard Jean-Sébastien Bach composera la cantate « Weinen, klagen... » BWV 12. Rien n'a changé fondamentalement. Seule la forme de la violence et son enseignement se transformeront en fonction de nouvelles conditions de vie et de l'apparition d'hommes hors du commun, qui sauront mettre les mots justes sur la plaie des hommes : des dieux on ira vers les prophètes.

Après avoir dressé les éléments du décor, il faut maintenant décrire le processus, qui reste totalement inconscient pour tous les acteurs de cette spiritualisation des rapports entre les individus, qui mène vers la religiosité. Quand le drame survient sous ses différentes formes (maladie, météo, disette, technique nouvelle, guerre, accaparement des femmes, etc.), la violence antagoniste entre deux individus apparaît. Mais très vite le collectif laisse se commettre une violence contre celui du groupe qui est déviant, et par là-même, la violence devient unanime par mimétisme. L'objectif de ce sacrifice est de retrouver la paix dans la horde au prix de l'élimination de celui qui paraît la déstabiliser de par ses particularités, et même de par ses qualités, si positives soient-elles. Après avoir paru néfaste à l'équilibre du groupe, le même individu est considéré comme bénéfique. En mémoire de son sacrifice, des rites périodiques sont institués et la victime émissaire se voit ainsi divinisée par le collectif.

Il faut comprendre les sources de la religiosité comme des tentatives de résolution des conflits par le sacrificiel. Tout en étant très variable selon les groupes, qui laissent un espace de violence antagoniste

plus ou moins important, on peut voir ce sacrificiel aussi comme un instinct collectif de survie. En situation de danger, la violence unanime est l'exutoire, à laquelle le collectif donne ensuite une signification spirituelle. La verbalisation ultérieure de la situation de crise donne naissance à un mythe ordonnant le monde autour du groupe, pacifié par le rite... jusqu'à la survenue d'une nouvelle crise sacrificielle. La victime émissaire reste le coupable dans le mythe, mais de sa disparition résulte le renouveau, souvent aux développements miraculeux. Un animal, souvent inoffensif, prend alors la place du sacrifié. L'impureté de ce meurtre est purifiée par le sang de l'animal immolé.

Des hominidés aux Homo sapiens, l'éthique se complexifie ; des interdits sont institués, des rapports entre clans, puis entre tribus rendent les situations plus conflictuelles. L'élevage des sociétés agraires a pour vocation première le sacrificiel et n'est utilitaire que par la suite. Le commerce prend de l'essor ; les premières villes sont fondées ; les dieux tutélaires régissent leur fortune dans les périodes de gloire et de déroute.

Parmi les mythes, qui nous sont les plus connus, grâce aux littérateurs et tragédiens grecs, les conflits entre des antagonistes reflètent des enjeux de pouvoir des sociétés agraires. La lutte entre proches – les frères ennemis – fait parti des classiques de la violence pour l'acquisition du pouvoir. Les conflits d'ordre sexuels jouent un rôle encore plus éminent. Quand deux acteurs s'opposent radicalement, par les armes ou par les mots, un processus d'indifférenciation se produit, car les arguments éthiques ou spirituels ne permettent plus de les départager : la crise sacrificielle rend obsolète l'ancien contrat spirituel. Mais l'indifférenciation peut se produire à l'intérieur d'un groupe enragé, qui veut lyncher un « fauteur de troubles ». Des centaines de mythes en attestent.

Cette crise se produit quand Antigone, contre son oncle Créon, veut traiter de manière également sacrée les dépouilles de ses frères Étéocle et Polynice, qui s'étaient battus à mort. Antigone sera sacrifiée par Créon en la faisant emmurer avec ses frères. Dans une œuvre de Sophocle, Œdipe-roi cherche les origines de la peste sévissant dans sa ville de Thèbes. À cette époque préscientifique, il fallait trouver un coupable à celle-ci. C'est le devin Tirésias qui l'identifie à Œdipe, sous-entendant son parricide et son inceste. Il se voit ensuite banni. La divinisation d'Œdipe se produit dans une seconde pièce de théâtre, écrite par le même Sophocle. Dans les Bacchantes, composées par Euripide, la sexualité joue un rôle central et dévastateur. Le dieu Dionysos se venge de Thèbes, sa patrie, car les autorités ne veulent pas lui rendre le culte orgiaque, qu'il a institué en Lydie. Le beau Dionysos réussi à entraîner les femmes dans la forêt, faisant ainsi défaillir toute l'organisation sociale et politique de la ville. Après avoir fait se travestir la population, femmes en hommes et inversement, il réussit à ridiculiser son rival, le chef de Thèbes, Penthée, qui sera alors tué par sa propre mère ne le reconnaissant plus sous son travestissement. Dans cette tragédie, tous les éléments de la lutte antagoniste, de l'indifférenciation et de la victime émissaire se trouvent réunis.

Voici, ci-dessous, un résumé en 5 points la thèse de René Girard, formulée par Raymund Schwager, théologien allemand :

1. Hormis la satisfaction des besoins primaires, fondamentalement, le désir humain n'est pas dirigé vers un objet spécifique. Il veut obtenir ce que l'autre désire. Il copie son modèle.
2. À travers le mimétisme de l'ambition concurrente se développe inévitablement un conflit entre rivaux. Cependant, l'objet désiré est perdu de vue. Plus le désir s'accroît, plus il y a, à la fois, admiration et compétition entre rivaux. Cette rivalité aboutit finalement à la violence, qui paraît nécessaire, voire même enviable. Elle devient le signe d'une vie réussie et prise pour exemple par les autres.
3. Comme tous les hommes ont tendance à exercer la violence, une vie commune pacifique ne va pas de soi. Raison et bonne volonté (contrat social) ne suffisent pas. Des rivalités naissantes peuvent facilement mettre en cause un ordre existant, dissoudre les normes, faire s'estomper des représentations culturelles. Toutefois, des espaces de paix relative perdurent, au cours desquels des

agressions réciproques tournent subitement en une violence unanime contre un seul (mécanisme du bouc émissaire).

4. Par la libération collective des passions sur le bouc émissaire, celui-ci sera simultanément sacralisé. Il paraît à la fois maudit et porteur de salut. De lui émane un effroi sacré. Il se développe autour de lui un ensemble de tabous et un nouvel ordre social et économique.
5. Se met en place un nouveau rituel strictement encadré, qui simule le transfert de la violence collective originelle sur la victime. Les violences internes sont une fois de plus évacuées vers l'extérieur, et le collectif est préservé de l'autodestruction.

Ce processus cyclique violence/pacification est efficace tant qu'il reste non su par le collectif. Il est compatible avec le darwinisme, car il faut assurer un mécanisme de protection sociale de l'espèce, et plus tard d'une entité politique.

Tous les autres mythes des peuples, jusqu'à l'âge agraire, font apparaître les mêmes schémas d'une manière ou d'une autre, avec des emprunts nombreux entre cultures. La crise sacrificielle est toujours cachée derrière tel meurtre fondateur, telle eschatologie (bataille ou avènement de « la fin des temps »). La progressive mutation de cette configuration sacrificielle se produira dans les derniers livres prophétiques de l'Ancien testament, et, enfin, avec l'inversion de la signification du sacrificiel grâce à la geste christique. Une monographie spécifique y sera consacrée.

En ce XXI<sup>e</sup> siècle si bien formaté par la société industrielle et médiatique, on peut se poser la question de l'intérêt que peut revêtir la compréhension de ces vieilles histoires sacrificielles, bien sanguinaires. Contrairement à la croyance en la disparition du sacrifice, en cherchant bien, on peut débusquer partout sa résurgence symbolique, à cause de l'affaiblissement généralisé de la religiosité à travers le monde. La crise sacrificielle imprègne bon nombre de relations humaines, et même dans le couple marital, du fait même qu'il reste inconscient. Sur le plan politique, il a également fallu sacrifier de nombreux peuples, la paysannerie et des générations d'ouvriers sur l'autel du progrès. Jusqu'aux « trente glorieuses », l'Occident a su occulter l'exploitation des richesses naturelles et minières pratiquée dans le Sud pour le plus grand bénéfice des groupes industriels et... le confort des populations du Nord. Détenant une supériorité technologique, le Nord était l'instigateur de la violence antagoniste – les guerres – sur les théâtres d'opérations du Sud.

Aujourd'hui, les grands pays de cette zone – les BRICS – contestent la supériorité des premiers : ce qui provoque le retour de la crise sacrificielle au Nord, l'Europe en particulier. La guerre en Ukraine en est le principal symptôme. Mais cette violence ne s'arrête pas à des conflits armés, car elle s'insinue à l'intérieur même de l'inconscient européen avec le concours des médias manipulateurs – GAFAM en tête – qui usent des concepts girardiens pour détruire ce qui reste de structures socio-économiques en Europe. Ils aiguillonnent la jeunesse déclassée et désœuvrée pour la détourner des véritables enjeux. Les « marches pour le climat » fabriquent de faux « boucs émissaires » en la personne des gouvernants, alors que cette jeunesse devrait également se poser des questions sur son propre mode de vie très consommateur et peu producteur de biens de consommation de base : des aliments sains, par exemple. Au lieu de lancer des revendications bien abstraites pour le « climat », elle devrait plutôt forcer les gouvernants à mener une politique véritablement agro-écologique – avec pour objectif quelques % d'agriculteurs en plus – et revaloriser le travail physique dans le débat public. On résoudre ainsi bien plus sûrement les problèmes climatiques, qu'en suivant les mots d'ordre actuels, bien abstraits. Mais la jeunesse dans son ensemble a désappris les vertus du travail physique – véritable antagoniste des énergies fossiles et même des renouvelables – et ne veut pas s'y adonner, sauf une très faible minorité.

La crise sacrificielle s'exprime également par le canal d'autres polémiques, toujours orchestrées par le complexe médiatique : « Black Lives Matter » (BLM), et autres revendications LGBTQ, meetoo, écriture genrée, etc. De par les outrances, moyen de choix pour obtenir la sacro-sainte « visibilité », on y observe la même tendance à la violence antagoniste verbale, aboutissant à l'indifférenciation, signe de la perte de la hiérarchie des valeurs. Afin d'occulter les véritables enjeux de l'exploitation capitaliste, tout est

savamment mis en scène par les leaders d'opinion selon la bonne vieille formule : « diviser pour mieux régner ». Dionysos nous salue bien, constatant qu'il a fait des émules...

Analysons de manière plus détaillée un mouvement reflétant parfaitement la crise du sacrificiel. BLM est né aux États-Unis à la suite du meurtre d'un noir par un policier blanc, figure emblématique ayant tendance à perpétuer l'idéologie et les crimes (sacrificiels) du Klu Klux Klan. BLM veut inconsciemment instituer le contre-sacrifice symbolique du « Blanc », en réaction au racisme sévissant dans une fraction non négligeable de la société. Cette toile polémique s'appuie sur un esprit victimaire chrétien, alors que le sens du sacrifice christique reste incompris par tous les acteurs.

Certains veulent « surfer sur la vague » du prétendu racisme endémique parcourant la société française, et les forces de l'ordre dans leur totalité. Mais la « sauce » n'a pas pris, parce que la France n'est pas le pays d'un peuple, elle n'est pas le pays du droit du sang. Cela ne veut pas dire que le racisme n'y existerait pas – il se répand partout dans le monde – mais il n'y revêt pas cette densité, cette « masse critique » comme aux États-Unis. Et c'est pour cela que BLM a fait long feu en France, comme ailleurs en Europe. Sans avoir à sacrifier sa culture d'origine, la France est la patrie de ceux qui veulent s'intégrer et s'assimiler à un contrat social, qui a mûri pendant 15 siècles.

Toutefois, il faut critiquer les 5 siècles de déracinement et d'oppression exercés par l'État royal, puis républicain comme une entreprise d'indifférenciation des habitants, qui a provoqué toute une série de révoltes. Simone Weil proposait, dans « L'Enracinement », un certain degré à géométrie et engagement variable pour le patriotisme, mais qui devait se ressouder lorsque la nation est en danger : offrir sa vie en sacrifice pour défendre la patrie. Malgré toutes les horreurs commises pendant des siècles au nom de l'État et du patriotisme – assimilation de force des peuples à un appareil totalitaire – il vaut mieux avoir aujourd'hui une patrie française qu'aucune, tel que projeté par Macron et sa bande de capitalistes mondialisés. Ils préparent, en effet, la barbarie pour les millions de déracinés socialement isolés et sans attaches territoriales. Simone voulait que la patrie soit un milieu de vie de cercles concentriques et reliés entre eux, de la commune à la nation, afin de permettre des échanges culturels et économiques en partant de la base.

En guise de conclusion provisoire, le sacrificiel archaïque ressurgit partout où la spiritualité à quasiment disparu, ou s'est étiolée dans des rites ayant perdu leur efficacité. Même si l'usage massif des énergies fossiles pendant deux siècles a pu faire baisser le niveau de violence en réduisant d'intensité les crises alimentaires, la pacification des liens sociaux et des relations humaines n'est plus fonctionnelle de nos jours. Étant lui-même en pleine déliquescence, le contrat spirituel occidental n'est plus opérant dans le monde du fait des crises économiques, du fait de sa régression géopolitique, du fait des déséquilibres écologiques (pollutions et climat). Autrement dit, sans contrat spirituel, pas de paix possible. À partir du meilleur du passé, tout l'enjeu pour ce siècle sera donc de renouveler ses fondements, qui obligatoirement seront formulés par un esprit brillant sachant résoudre les multiples crises sacrificielles.